

UN MÉMOIRE POINTE LES DISCRIMINATIONS INVISIBLES À L'ENCONTRE DES MINORITÉS VISIBLES

Hanan Harrouch, étudiante à l'ULB, a consacré son mémoire de fin d'études aux « Minorités visibles et discriminations invisibles » dans les médias audiovisuels belges francophones. Eclairant.

Les rédactions francophones ne brillent pas par la diversité d'origines, ce n'est pas un scoop. La dernière enquête « portrait des journalistes belges », publiée par l'ULB et l'UGent en avril dernier, montrait que 83,1% des journalistes francophones ont des parents nés en Belgique.

Hanan Harrouch a choisi de s'intéresser aux journalistes audiovisuels présentant des caractéristiques physiques qui laissent supposer des origines « autres que belges » et à leur ressenti dans cette profession. Elle a conduit des entretiens avec dix journalistes, entrant dans trois catégories : asiatiques, maghrébin-e-s et métis-ses. Elle les a interrogé-e-s sur leur parcours, leur travail au quotidien et leur perception du racisme, des préjugés et des discriminations.

Comme souvent dans la profession, tou-te-s mettent en avant leur vocation et leur passion pour leur métier, qui leur permet de tenir malgré un rythme soutenu, la pression et une charge de travail intenses. Tou-te-s évoquent aussi les difficultés des premières années comme pigistes dont tou-te-s, sauf un toujours en début de carrière, sont sorti-e-s.

DOUBLE PEINE

Mais très vite, les entretiens montrent que ces journalistes sont confronté-e-s à une « double peine » en cumulant difficultés liées à la réalité du métier et difficultés liées aux origines.

Parfois, ils et elles n'arrivent pas à nommer les situations de racisme et confient seulement ressentir un certain malaise. Ainsi d'une journaliste asiatique à qui l'on s'adresse dans une autre langue que le français parce qu'on suppose qu'elle est une touriste parmi d'autres ; ou d'une autre qui évoque le mépris ordinaire de certaines sources qui la supposent moins éduquée en raison de ses origines.

D'autres situations sont perçues et vécues comme clairement racistes ou discriminatoires, comme ces fouilles au corps imposées au seul journaliste



Hanan Harrouch s'est distinguée avec son mémoire sur les discriminations. Photo Jimmy Foucault

métis, ces accès refusés au Parlement par un huissier qui n'en démord pas ou les surnoms racistes (« Ching-Chang-Chung ») utilisés par des collègues ou des supérieurs... Les réseaux sociaux cristallisent aussi cette parole raciste, qui renvoie ces journalistes à leurs origines et leur fait subir des critiques plus violentes. Etre une femme journaliste racisée ajoute encore une couche de discriminations. « Tu peux être issue de la diversité et en plus être une femme. Moi, je trouve que le fait d'être une femme, c'est même encore plus compliqué », note une des répondantes. Les journalistes interrogé-e-s répondent aux remarques racistes par l'humour et la déconstruction des stéréotypes, quand c'est possible – et qu'ils et elles en ont l'énergie. Ces professionnel-le-s effectuent

notamment ce travail d'éducation et de désamorçage sur les réseaux sociaux, quand ils et elles font l'objet de tweets contestables.

Petite note de consolation : les rédactions ne sont pas totalement responsables du manque de diversité. Ainsi, la plupart des répondant-e-s remarquent qu'au fil de leurs études, la diversité s'est amoindrie, jusqu'à ne plus être qu'une poignée d'étudiant-e-s issu-e-s de la diversité à la fin de leur parcours universitaire. Certain-e-s d'entre eux et elles ont d'ailleurs dû lutter contre les préjugés de leurs écoles pour continuer des études dans l'enseignement général et accéder à des études supérieures. Ils et elles disent en avoir tiré une combativité qui les sert dans leur métier.

Hanan Harrouch constate aussi, à la suite de ses répondant-e-s, l'absence quasi-totale de journalistes noir-e-s dans les rédactions en audiovisuel, phénomène qui, suggère-t-elle, pourrait faire l'objet d'un autre mémoire. Elle remarque aussi qu'il existe très peu de littérature européenne, et belge francophone, sur le manque de diversité ethnique dans les rédactions. Or, ce qui est peu documenté est plus difficile à améliorer.

Dans ses conclusions, Hanan Harrouch suggère aussi de créer des « espaces safe » au sein des rédactions, où les personnes issues de la diversité pourraient se sentir simplement elles-mêmes. Car comme le dit un des journalistes interrogés, « c'est fatigant de parler avec les Blancs qui n'ont pas vécu la même chose que toi ».

Sophie Lejoly

LA RICHESSE DE LA DIVERSITÉ

Tou-te-s les journalistes interrogé-e-s voient dans la diversité et leurs origines une richesse pour leur pratique professionnelle. Même si leurs rédactions les cantonnent parfois dans des sujets clichés – couvrir Molenbeek parce qu'on est Molenbeekois, ou la migration parce qu'on est arabe – qui tiennent du stéréotype raciste.

Ces journalistes peuvent également régulièrement sentir l'importance de leur présence dans les médias quand ils et elles sont confronté-e-s à des jeunes. Leurs origines et leur parcours aident à créer du lien, à refléter la réalité de ces jeunes et à leur faire entrevoir qu'il est possible pour eux aussi d'envisager une carrière dans le journalisme.